

DEUX SOIRÉES MÉMORABLES

par

Marie-Madeleine SUTTER-LEVESQUE

Je ne connaissais rien de l'œuvre de Gide avant une certaine soirée des années 30.

Nous nous étions groupés sur le balcon autour de Robert pour l'écouter lire *Le Retour de l'Enfant Prodigue*. À la fin du récit, mon père, retenant ses larmes, avait embrassé Robert au front.

Après cette lecture, le désir me vint d'avoir un livre de Gide, sur lequel de sa main il aurait écrit son nom.

L'occasion s'en présenta quelques années plus tard. Un soir, à l'improviste comme d'habitude, Gide était venu partager notre repas et l'avait éclairé de sa présence — son attentive présence. Lorsque Gide était là, au milieu de nous, le bonheur s'installait pour se prolonger bien au-delà de sa visite. Je crois que c'est l'indulgente bonté de Gide qui touchait le plus mon père. Quant à ma mère, tout comme nous, elle subissait un charme qui la gratifiait.

Ce soir-là, je me décidai à faire part de mon souhait secret à Robert. Il courut aussitôt à sa chambre et en revint prestement avec *Paludes*. Gide se pencha sur l'exemplaire pour y écrire quelques mots ; ensuite, il me tendit le livre en souriant. L'instant d'après, Gide quittait la maison, accompagné par Robert et Henri — Robert, le déférent, Henri l'affranchi. Au cours des mois suivants, sans doute au nom du combat commun, Henri se sentit autorisé à tutoyer Gide. Ce dernier accepta cette marque de camaraderie avec bonne grâce et amusement.

De loin en loin, au fil des ans, Robert rappelait cette complicité ancienne pour s'en amuser encore — tout comme Gide naguère.